

LE SENS DES MOTS : QUELQUES REFLEXIONS SEMANTIQUES SUR L'ASSASSINAT DES JUIFS D'EUROPE

-
Alban PERRIN

Formateur au Mémorial de la Shoah et chargé de cours à Sciences Politiques à Bordeaux

Résumé : Après avoir présenté le programme des deux journées de formation, Alban PERRIN propose une réflexion sur le vocabulaire utilisé pour étudier la Shoah à travers l'analyse de quelques termes : « solution finale », distinction entre Shoah et univers concentrationnaire, fusillades à l'est et *Einsatzgruppen*.

1. Solution finale

1.1. L'expression « solution finale » appartient au vocabulaire nazi

BRAYARD, Florent, *La Solution finale de la question juive : la technique, le temps et les catégories de la décision*, Éditions Fayard, Paris, 2004, utilise des guillemets pour l'expression « solution finale ».

L'expression figure dans le compte-rendu de la conférence de Wannsee (rédigé par Adolf Eichmann). Le compte-rendu comporte la liste des personnes présentes, absentes, ou excusées, et un titre : conférence sur « la solution finale de la question juive » - « *Endlösung der Judenfrage* ».

Le terme de solution suppose l'existence d'un problème. Les Juifs, eux, n'avaient pas de problème avec l'Allemagne : ce sont souvent d'ardents patriotes. Stefan Zweig, qui appartient à la bourgeoisie juive viennoise, ne se définit pas comme Juif : c'est l'Anschluss qui le ramène à son identité juive. Selon Sartre : c'est l'antisémite qui fabrique le Juif.

L'idée d'une « question juive » se retrouve au XIX^e siècle. A cette époque se pose la question de la place des Juifs dans la société, de leur émancipation. Le mouvement sioniste apparaît (l'idée qu'il existe une nation juive débouche sur la revendication d'un Etat).

La Révolution française déjà se pose la question de la citoyenneté pour les Juifs. La Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen pose un principe général d'égalité : « Tous les hommes... », mais les Juifs n'obtiennent la citoyenneté active qu'en septembre 1791 ; ceci s'accompagne de l'abolition de tous les statuts particuliers (tribunaux rabbiniques par exemple). On rappelle la citation célèbre du Comte de Clermont-Tonnerre à l'Assemblée Nationale : « Il faut tout refuser aux Juifs comme nation et tout leur accorder comme individus ». La France bénéficie d'une image très positive dans les communautés juives d'Europe au 19^{ème} siècle. Un dicton en yiddish disait : « *Heureux comme Dieu en France* ». C'est pourquoi beaucoup de survivants de la Shoah en 1945 choisissent de revenir ou de s'installer en France. (Evoquant son retour à Paris en 1945, Ida Grinspan, déportée à Auschwitz à l'âge de 14 ans, se remémore un poème de Victor Hugo étudié en classe : « *Il faut avoir connu l'exil pour aimer vraiment la France* ».)

La question juive au XIX^e siècle est donc avant tout la question de l'émancipation. En exergue du journal *La Libre Parole* d'Edouard Drumont se trouve un slogan anti-juif : « *La France aux Français* ». Le Juif est ici vu comme étranger par essence. « *La question juive* » est aussi le titre d'un article de Karl Marx (alors que le capitalisme se développe, l'émancipation des Juifs est en

cours. Il établit une association entre le Juif et l'argent ; Karl Marx est lui-même petit-fils d'un rabbin).

En 1946, Sartre publie un essai intitulé *Réflexions sur la question juive*. Il y dresse le portrait de l'antisémite. Pour lui, l'antisémitisme n'est pas une opinion, mais une passion avant tout. Claude Lanzmann, qui effectue son premier voyage en Israël au début des années 1950, se rend compte, que les identités juives se définissent avant tout par elles-mêmes et non par le regard des antisémites (cf. son autobiographie : *Le lièvre de Patagonie*, publiée en 2009).

Pour les Nazis, la question juive est un élément central de leur vision du monde. Les Juifs seraient un corps étranger, non européen. Il s'agit d'un antisémitisme racial. Ils considèrent que les Juifs sont la cause principale des malheurs de l'Allemagne. Ce discours reprend également des éléments plus anciens de la haine antijuive : ils sont associés à la maladie, à l'argent. Les nazis voient les Juifs comme des parasites dont l'Allemagne serait malade. C'est donc une question à résoudre une fois pour toutes si l'Allemagne veut « guérir ». D'où le terme « *Endlösung* ». La meilleure traduction en français serait probablement « solution définitive ».

La volonté de faire émigrer les Juifs se heurte à un autre objectif des Nazis : l'expansion vers l'est de l'Europe, la recherche du *Lebensraum* (« espace vital »). Ce sont des territoires où vivent de nombreux Juifs (On appelle « Yiddishland » un vaste territoire allant de la Baltique à la Mer Noire où plusieurs millions de Juifs yiddishophones vivaient avant la Seconde Guerre mondiale). Dans les territoires qu'annexent les Nazis au fur et à mesure de leur expansion se trouvent donc de plus en plus de Juifs. En Autriche avant la guerre vivent environ 200.000 Juifs. L'Anschluss annule les effets de la politique d'émigration forcée menée de 1933 à 1938 en faisant entrer à l'intérieur des frontières du Reich l'équivalent de la population juive qui a fui le pays. Le problème des nazis est démultiplié avec l'annexion des Sudètes, de la Bohême-Moravie, puis de la Pologne.

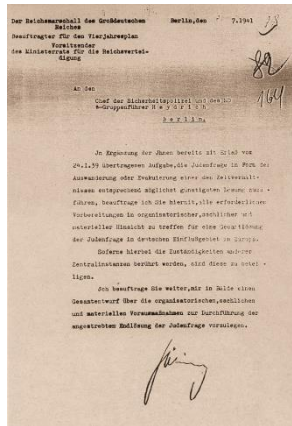
Plusieurs solutions sont envisagées par les Nazis entre 1939 et 1941 :

- Le plan Nisko : créer une réserve au sud de Lublin, sur le modèle des réserves indiennes des Etats-Unis. Ce projet se heurte à l'opposition de Hans Frank, qui ne souhaite pas que le Gouvernement Général de Pologne qu'il dirige devienne un « dépotoir » pour les Juifs.
- Madagascar est envisagé comme lieu de déportation après la défaite française. Avant la guerre, la Pologne, alliée de la France, avait déjà soumis à la France l'idée d'y envoyer les Juifs polonais. La France avait ignoré cette proposition. Eichmann travaille plusieurs fois à ce projet, mais le Royaume-Uni conservant le contrôle des mers (en particulier le canal de Suez), le projet reste irréalisable.
- Une déportation vers l'URSS ; elle est tentée d'abord par la négociation mais se heurte à un refus soviétique.
- Une expulsion au-delà de l'Oural ou du cercle polaire.

Les trois dernières de ces quatre solutions auraient évidemment des conséquences meurtrières. Le basculement vers une cinquième solution, l'assassinat, se fait à la fin de l'année 1941.

La « solution finale » est donc le fruit d'une évolution. Tout n'est pas décidé depuis 1933. C'est une politique d'Etat, inscrite dans une chronologie, dans un processus de prise de décision. Lors de la conférence de Wannsee, les modalités sont encore très vagues. Laurence REES, (*Auschwitz, Les Nazis et la Solution Finale*, Albin Michel, Paris, 2005) parle bien de cette volonté de l'Etat d'organiser un assassinat.

Les historiens disposent d'un courrier de Göring à Heydrich, daté du 31 juillet 1941. Göring confie à Heydrich, qui est à la tête du RSHA, le soin de trouver une « solution définitive à la question juive » (« *Endlösung der Judenfrage* »). Il s'agit encore à cette date d'une évacuation, d'une solution territoriale.



La décision s'inscrit également dans des jeux de politique internes, en particulier la spoliation économique. La SS prend progressivement le contrôle de la politique anti-juive. La conférence de Wannsee achève cette évolution.

1.2. Il est nécessaire d'utiliser des guillemets dans l'expression « solution finale » dont le but est de :

1.2.1 Dissimuler le crime

Il existe un vocabulaire nazi. Voir KLEMPERER, Victor, *LTI [Lingua Tertii Imperii], la Langue du Troisième Reich, Carnets d'un philologue*, Albin Michel, Agora, Pocket, Paris, 2003 (réed.) Klemperer, converti au protestantisme, est considéré comme Juif au terme des lois de Nuremberg. Ayant épousé une « aryenne » protestante, il échappe temporairement à la déportation. Ils sont regroupés dans des immeubles réservés aux Juifs (« *Judenhaus* ») Après le bombardement de Dresde, ils arrachent leur étoile et se mêlent aux autres victimes. Klemperer vit en RDA après la guerre. Son livre est une étude d'une « novlangue » totalitaire. Par exemple, le mot « *fanatisch* » est très valorisé par les Nazis (ex. : « ils se sont fanatiquement défendus »). Il faut être fanatique. Pour eux, la « guerre juive » a pour but de provoquer la destruction de l'Allemagne et la domination du monde par les Juifs.

« Solution finale » est une expression creuse, qui ne dit rien. C'est un vocabulaire neutre, administratif et bureaucratique, un mot euphémisant pour désigner une politique d'Etat. Dans les archives, l'expression « chambre à gaz » n'apparaît jamais (même pas dans les documents destinés à n'être lus que par les S.S.). Il s'agit d'un secret d'Etat.

Pour désigner l'assassinat des déportés juifs dans les chambres à gaz de Birkenau, le mot utilisé par les SS est « *Sonderbehandlung* », qui signifie en allemand « traitement spécial », parfois seulement abrégé en SB. Sur la page de garde de *l'Album d'Auschwitz* (cf. intervention de Tal Bruttman) est inscrit « *Die Umsiedlung der Juden aus Ungarn* », l'évacuation des Juifs hors de Hongrie. Sur les photographies, pas de trace du processus d'assassinat.

Le mot *Sonderkommando* n'est pas spécifiquement lié à la mise à mort des Juifs à Birkenau ; il est utilisé par les SS pour désigner plusieurs choses : une unité spéciale de la police, un détachement des *Einsatzgruppen*, et par extension les centres de mise à mort eux-mêmes. Pendant le procès d'Adolf Eichmann à Jérusalem, une rescapée de Sobibor, Eda Lichtmann a déclaré qu'à l'entrée du site se trouvait une grille avec l'inscription « *Sonderkommando S.S. Sobibor* ». De même, le centre de mise à

mort de Chelmno, a été successivement désigné par l'expression *Sonderkommando Lange* puis *Sonderkommando Bothmann*, du nom des deux capitaines de la SS qui en assuraient le commandement.

L'expression « camp d'extermination » est héritée de la terminologie des procès de Nuremberg. Elle n'a jamais été utilisée par les SS. Les sites d'assassinat de masse n'avaient pas vocation à être nommés. Les nazis désignaient généralement ces lieux par l'expression *Sonderkommando*, qui en soit est vide de sens. Elle ne dit rien de leur finalité réelle.

1.2.2. Aux yeux de qui dissimuler le crime ?

D'abord aux yeux des Allemands. La population soutient le régime, et ferme les yeux sur les persécutions, ce qui ne signifie pas qu'elle accepterait l'extermination. Le film *Der ewige Jude (Le Juif éternel)* n'est pas un grand succès en Allemagne, mais la population apprécie les avantages économiques tirés des victoires militaires.

Cependant, l'extermination est un secret de Polichinelle. Voir LONGERICH, Peter, « *Nous ne savions pas* », *les Allemands et la Solution Finale, 1933-1945, un aveuglement assassin*, Editions Héloïse d'Ormesson, Paris, 2008.

Les Allemands étaient au courant des fusillades massives à l'Est, racontées par leurs fils durant les permissions. De nombreux soldats ont été pris en photo au bord des fosses communes. Les « photos-trophées » des soldats allemands montrent généralement trois thèmes (des beuveries, des femmes dénudées ou des massacres). Ces photos ont parfois été retrouvées sur des soldats morts. Le problème est alors de localiser et de dater ces clichés.

Les Allemands savent que les Juifs sont arrêtés et emmenés. A Detmold, une ville située au sud-ouest de Hanovre, les Juifs ont été rassemblés sur la place du marché : tout le monde l'a donc vu.

Mais les Allemands ignorent l'existence de Treblinka. L'assassinat systématique est un secret d'Etat.

Qui, dans l'appareil d'Etat, était vraiment au courant du sort des Juifs à l'Est ?

Florent BRAYARD, dans son deuxième livre, émet l'hypothèse que même Goebbels ne savait pas vraiment.

Conclusion sur ce premier point : rien n'était décidé avant 1933, et le vocabulaire est codé.

[Dans le cas du génocide des Arméniens : en mai 1915, les Alliés ont envoyé un courrier à l'Empire ottoman dans lequel ils dénoncent « un crime contre l'humanité et la civilisation » dont les responsables devront être jugés. Mais après la guerre, devant l'impunité des responsables, des Arméniens se feront justice eux-mêmes (opération Némésis).]

2. Distinction entre Shoah et univers concentrationnaire

L'amalgame entre Shoah et univers concentrationnaire est extrêmement courant. Il relève aujourd'hui du sens commun.

En ce qui concerne la « solution finale », seule une petite part des victimes a été détenue dans les camps de concentration. Elles ont été tuées dans les ghettos, dans les centres de mise à mort, et au cours d'opérations de fusillade de masse à l'Est. Les Juifs polonais, qui représentent à eux seuls la moitié des victimes du génocide, ont le plus souvent étaient enfermés dans un ghetto, puis déportés vers un centre de mise à mort.

Les camps de concentration ont une autre finalité et n'ont rien à voir avec la persécution des Juifs. Quand on met tout sur la même carte dans les manuels scolaires, on mélange des politiques différentes. Les camps de concentration se situent tous à l'intérieur des frontières du Reich, à l'exception du camp de Maïdanek à Lublin, le plus oriental. Auschwitz se situe dans une région de Pologne annexée à l'Allemagne, la Haute-Silésie. Les camps de concentration ne sont pas destinés aux Juifs (qui ont vocation à quitter le territoire allemand, le *Lebensraum*, dans la logique nazie). Ce sont des lieux de « rééducation » dont le but est de mettre au pas la société allemande. Ce sont des lieux de détention arbitraire au secret, sans condamnation, pour une durée inconnue, mais l'idée demeure que les détenus en sortiront un jour (la logique étant de ne pas gaspiller le précieux sang allemand) : quand ils auront compris leur erreur, ces Allemands pourront réintégrer la communauté raciale allemande (la « *Volksgemeinschaft* »). Même à Auschwitz, certains détenus sont libérés (Laurence REES). Pour que le camp de concentration soit efficace, il faut que quelques-uns en sortent et racontent. A la veille de la Seconde Guerre mondiale, il y a environ 20.000 détenus dans les camps de concentration (dont des détenus de droit commun, qui deviendront parfois les Kapos). Tout le monde est au courant : *Paris Match* a publié des reportages sur ces camps dans les années 30.

A partir de 1937, les camps de concentration sont utilisés par le régime nazi pour mener une vaste opération d'ingénierie sociale. On y envoie plus uniquement des opposants politiques, mais également :

- les criminels professionnels (ils sont arrêtés et envoyés en camp de concentration après avoir purgé une peine de prison initiale, le caractère criminel étant vu comme génétique).

- les asociaux (catégorie large qui inclut les prostituées, les alcooliques, ceux qui refusent de prêter serment à Hitler, ceux qui refusent les lois sur le travail).

- des homosexuels masculins (les autres vont en prison, ce qui était déjà le cas avant la prise de pouvoir des nazis en vertu du paragraphe 175 du code pénal allemand.) Après le début de la guerre, cette catégorie décline dans les camps de concentration : ils sont envoyés au front également. Les lesbiennes ne sont pas concernées (la femme n'existe pas dans la conception nazie hors de sa fonction procréatrice).

- des Tziganes, au départ en tant qu'asociaux ou criminels professionnels, puis dans une catégorie spécifique.

- des hommes juifs arrêtés en novembre 1938 pendant le pogrom de la « Nuit de Cristal ». Pour cette expression, les guillemets sont également nécessaires puisqu'il s'agit d'un nom donné par les nazis, qui réduit l'événement à des bris de vitrines. Il s'agit en réalité de trois journées d'émeute qui ont causé la mort de centaines de personnes. Malgré l'interdiction, des viols en masse ont été commis. 30.000 hommes juifs ont été arrêtés et enfermés dans un camp de concentration. La plupart d'entre eux ont été libérés quelques semaines ou quelques mois plus tard à condition de quitter l'Allemagne en abandonnant leurs biens. L'objectif est donc d'accélérer l'émigration. Par exemple, au camp de Sachsenhausen, il y a peu de détenus juifs avant la « nuit de cristal », 6.500 en novembre 1938, quelques centaines seulement en septembre 1939 (ils seront ensuite transférés vers Auschwitz, ce qui est une mesure générale pour les Juifs se trouvant dans les camps de concentration : on a la trace de ces arrivées). Les rescapés des camps de concentration disent la même chose : les Juifs sont arrivés après l'évacuation d'Auschwitz en janvier 1945 (cf. le roman autobiographique de Jorge Semprun *Le grand voyage* paru en 1963).

La confusion très répandue entre la Shoah et les camps de concentration est due en particulier aux circonstances de la fin de la guerre : l'évacuation d'Auschwitz en janvier 1945 a entraîné le départ sur les routes de 65.000 détenus, dont un nombre important de Juifs encore présents au camp en raison de la sélection des déportés « aptes au travail » à l'arrivée des convois. La singularité d'Auschwitz est l'imbrication du centre de mise à mort et du camp de concentration. Les survivants d'Auschwitz ont donc été libérés dans les camps de concentration de l'ouest en 1945. Les témoignages recueillis, la parole et l'image, ont fixé l'image du camp de concentration, notamment Bergen-Belsen, Ravensbrück ou Buchenwald, et les amoncellements de cadavres.

A l'inverse, il n'existe aucune image du fonctionnement de Treblinka en 1942. C'est le point de départ du film *Shoah* de Claude Lanzmann : le refus d'utiliser les images d'archives de la libération des camps de concentration, la volonté de faire l'histoire au présent. Il interviewe donc les acteurs dans la forêt de pins plantée sur le site de Sobibor. Aujourd'hui, on ne voit rien des centres d'extermination. Sobibor est une forêt, Treblinka une clairière au milieu d'une forêt ; des pierres indiquent le nom des villes de départ des convois. Un mémorial a été construit à Belzec dans les années 2000. Ces sites sont très peu visités (30 000 visiteurs par an à Belzec), alors qu'Auschwitz a accueilli 2.3 millions de visiteurs en 2019. C'est devenu un lieu de tourisme mémoriel. Des mesures de gestion des flux de visiteurs sont nécessaires.

3. Le parcours des bourreaux et les fusillades à l'est.

À propos des *Einsatzgruppen*. Le génocide des Juifs est essentiellement connu, pour reprendre la démarcation classique adoptée par Raul Hilberg¹ dans la variante qui a consisté à acheminer les victimes vers des installations d'extermination fixes, dans lesquelles elles furent mises à mort par les gaz. Les *Einsatzgruppen* étaient des unités de police formées de fonctionnaires de la Gestapo et de la police criminelle, d'officiers SS du *Sicherheitsdienst* et d'agents techniques en grand nombre. Les premières fusillades intervinrent dès les deux premières semaines de l'opération Barbarossa. Celle-ci avait fait l'objet d'une intense préparation durant laquelle les SS des *Einsatzgruppen* suivirent des séries de conférences mobilisant les représentations du communisme et de la judaïté en cours en Allemagne. Un exemple, relativement banal, de vade-mecum distribué aux troupes d'invasion de l'URSS permet de se faire une idée de l'état d'esprit des troupes qui entrèrent en Russie le 22 juin 1941 :

« Soldats ! Vous allez combattre un ennemi duquel vous ne pouvez attendre des méthodes de combat [dignes d'un] adversaire loyal et chevaleresque. L'Armée rouge bolchevique sait qu'elle va au-devant d'un anéantissement certain par l'armée allemande, et va de ce fait employer les moyens les plus répugnants et les plus déloyaux.

[...]

On doit s'attendre à des attaques de nuit contre les postes, les petites unités, les colonnes d'arrière-garde, les véhicules en panne. [...]. Pour tout soldat allemand, le fait de ne laisser aucun camarade tomber aux mains de l'ennemi est une affaire de devoir et d'honneur.

[...]

Vous devez par ailleurs vous attendre à ce que les morts et les blessés que vous rencontrerez lors de l'avance ne se fassent passer pour tels que dans le but de vous prendre sous leur feu à bout portant ou par derrière. [...] Soyez tous méfiants, quand vous avancez vers des morts ou des blessés !

[...]

Vous êtes habitués à ce qu'un adversaire qui s'avance vers vous les mains levées ait l'intention de se rendre. Chez les bolcheviks, cela peut aussi souvent être une ruse, pour reprendre le combat dans votre dos. Ne traitez quelqu'un comme un prisonnier que lorsque vous êtes sûrs qu'il est désarmé. Ne laissez aucun prisonnier sans gardes.

[...]

Nous devons être assurés que les bolcheviks emploient des gaz de combat pour la première fois dans cette guerre, et ce sous toutes les formes existantes. Si vous êtes attentifs à ce danger, nos protections sont efficaces contre tous les types de gaz. Masques à gaz [...] et anti-poisons doivent être constamment à portée de main et en état de marche. On ne nous arrêtera pas avec des routes infestées de gaz. Vous savez comment on les reconnaît et comment on les neutralise.

[...]

Ne mangez rien de ce que vous trouvez ; ne buvez pas l'eau de fontaines qui n'ont pas été examinées. Vous devez vous attendre à ce que tout soit empoisonné.

[...]

¹<https://www.cairn.info/revue-les-cahiers-de-la-shoah-2003-1-page-15.htm#>

Le pays et sa population sont contaminés par le typhus, le choléra et la peste : des maladies, qui, grâce à l'hygiène du peuple allemand, ont depuis longtemps disparu chez nous. Vous êtes vaccinés contre la contamination et n'avez rien à craindre. Préservez-vous malgré tout de tout contact étroit avec la population et ne buvez pas d'eau qui n'ait au préalable été portée à ébullition.

[...]

Des parachutistes en civil vont tenter de combattre dans notre dos. Ce ne sont pas des soldats, mais des francs-tireurs : ils doivent être liquidés. Faites attention ! Soyez durs et inflexibles partout où vous rencontrerez de telles méthodes de combat – peu importe qu'il s'agisse de civils ou de soldats. Tant que vous n'observerez pas de telles attitudes chez l'ennemi, comportez-vous comme vous le faisiez avant. Quelle que soit la façon dont l'ennemi combat, vos armes habituées à la victoire l'anéantiront. »

Cette approche par la centralité des témoignages fournit une transition vers l'intervention de Nicolas PATIN : il existe une importante historiographie allemande autour des parcours des bourreaux (un parallèle est possible : pour faire l'histoire d'un assassinat, on n'a pas besoin de savoir grand-chose sur la victime ; il est, en revanche, important de comprendre le parcours du tueur, la méthode du meurtre, ... qui éclairent sur le sens donné par le tueur à l'assassinat.)

Voir la conférence de Florent BRAYARD cet après-midi : à Wannsee, la décision est annoncée à l'ensemble des ministres concernés ; est annoncée également la prise en main par la SS.

En ce qui concerne les fusillades à l'est. Les recherches du père Desbois ont amené à l'exposition au Mémorial de la Shoah (2007-2008)

[<http://www.memorialdelashoah.org/upload/minisites/ukraine/exposition1.htm>]

L'appellation de « Shoah par balles » pour cet événement est contestée par les historiens. La traduction en anglais en montre les limites: « holocaust by bullets » est un oxymore. L'événement ne peut pas être défini par la méthode d'assassinat (Saul Friedlander étudie la mise en œuvre de la Shoah territoire par territoire, et non en découpant la chose par méthode d'assassinat).

Les responsables des *Einsatzgruppen* ont été jugés à Nuremberg. Les fusillades à l'est étaient donc connues. Mais la présence d'Auschwitz impose l'image de la déportation.

BROWNING, Christopher, *Des Hommes ordinaires, Le 101e bataillon de réserve de la police allemande et la Solution finale en Pologne*, Les Belles Lettres, coll. Histoire, Paris, 1994. Le point de départ du livre est le 13 juillet 1942, l'assassinat des Juifs du village de Josefów (situé à 30 km de Belzec, mais il n'y a pas de gare à Josefów, et donc pas de possibilité de déportation). Le bilan dressé par Browning sur ce bataillon de tueurs, est qu'ils ont fusillé directement 38.000 Juifs, et en ont déporté 45.000 vers Treblinka. Les fusillades se déroulent au même moment que les rafles destinées à remplir les trains.

Distinguer assassinat par balles et assassinat par le gaz n'a donc aucun sens historiquement : il n'existe aucune évolution dans les techniques, qui coexistent ; pas d'évolution de la fusillade vers une « rationalisation ». Autre exemple, lors de l'assassinat des Juifs du Gouvernement Général de Pologne. La dernière opération, en deux jours (opération « fête des moissons »), en novembre 1943, est la fusillade de 42.000 Juifs à Maïdanek et d'autres camps ; 18.000 personnes sont tuées le 3 novembre 1943. (Personnes en provenance du district de Lublin).

Réponse à une question : la chambre à gaz est une solution technique pour distancer les tueurs des victimes, pour le confort psychologique des tueurs. Ce n'est pas un moyen pour aller plus vite : l'exemple de Babi Yar le montre, avec la fusillade de plus de 33.000 personnes en deux jours, un rythme d'assassinat jamais atteint à Auschwitz.

Compte-rendu rédigé par :

Anne-Gaëlle COOPER-LECONTE, Lycée Jules Verne, NANTES, Loire-Atlantique
et Laurent SEYNAEVE, Lycée Rosa Parks, LA ROCHE-SUR-YON, Vendée.